

LA BANDE-ORIGINALE
DE NOTRE AMOUR

Isabelle MARSAY

ROMAN

LA BANDE-ORIGINALE
DE NOTRE AMOUR

Isabelle MARSAY

ROMAN

Du même auteur :

Le poisson qui rêve, roman, Flammarion, 1998.

L'Instant C, roman, Balland, 2000, Prix du livre de Picardie.

Le Fils de Jean-Jacques ou La faute à Rousseau, roman, Balland 2002,

Le Grand Livre du Mois, 2003, Ginkgo 2012. Prix Michel Cépède.

Petits défis de la vie ordinaire, nouvelles, Acoria, 2008.

Pâques, la complainte d'une île, roman, Myriapode, 2009.

Quand tout se tait, roman, Myriapode, 2011.

Les dessous de la chèvre de Monsieur Seguin, essai ludique, Corps Puce, 2011.

Haute sécurité, théâtre, Les Soleils Bleus, 2011.

Rue des Dames, roman, Ginkgo, 2013.

L'Apprenti des Lumières ou l'Ombre de Voltaire, roman, Ginkgo 2018.

La fabrique des livres anonymes, roman, Les soleils Bleus, 2022

Sous le pseudonyme d'Elsa Lemay :

Tom ou l'Optimisme, Cap sur l'autisme, récit, Les Soleils Bleus, 2018.

C'était quoi, l'amour ?

Pour Nina, Camille et moi, c'était comme le bon Dieu, un monde sans misère, sans paradis fiscaux, sans réchauffement climatique, sans pesticides, on n'y croyait plus.

L'amour était un mirage. Une comète qui passait tous les trente ans et qui, à nos âges, ne passerait plus. Un sentiment désuet, des sensations lointaines qui, bientôt, nous paraîtraient obscènes. A cinquante ans, nos hormones avaient pris le dessus. L'amour, le vrai, la quête du Saint-Graal, ce n'était plus pour nous. Chaque jour des êtres s'attendaient, mais nous n'attendions plus personne, et le miracle ne se produirait plus.

A ses moments perdus, Nina chantait dans des chorales, Camille chinait, et je cultivais des légumes sur la terrasse de mon appartement, en attendant d'avoir un jardin, un vrai, pour tenter de vivre en

autosuffisance, conformément aux vœux de mon fils. L'apocalypse fascinait mon jeune ado, l'effrayait, le hantait, depuis l'âge de cinq ans. Ses cauchemars n'avaient jamais de fin. Elliott redoutait ce qu'il appelait « la grande nuit », le « grand chambardement ».

A défaut d'avoir le cœur et le corps à l'ouvrage, à défaut de surfer sur Meetic ou sur Tinder, on faisait des virées au ciné entre filles, Camille guettant les critiques de *Télérama*, de *Libé*, et on écumait toutes trois les concerts, afin d'en découdre avec l'existence et d'habiller nos vies.

Des vies dépourvues de sexualité, mais des vies tout de même.

J'habillais quant à moi l'existence des autres dans un petit atelier de couture, en relookant des vêtements dont je réparais les accrocs ou que je transformais afin de leur donner une seconde vie. Mes créations reposaient sur un grand portant et les clientes s'arrachaient des pièces uniques, revues et corrigées par mes soins. Concentrée sur ma machine à coudre, je n'avais pas une minute à moi.

C'était quand, pour toi, le dernier feu d'artifice, le vrai bouquet final ?

C'était il y a des lustres, il y a belle lurette, et on riait, bêtement, en pensant à nos vieux souvenirs. C'était quoi, l'amour, le vrai ? L'avait-on seulement connu ?

Au fil des ans, on était devenues des agnostiques de l'amour, tendance athée. Surtout Nina, qui n'avait toujours pas digéré sa rupture.

Son mari l'avait plaquée, sans préavis, un soir, alors qu'ils venaient de fêter son quarante-huitième anniversaire.

Dans ses nuits blanches, Nina revoit la scène et l'échange surréaliste qui avait précédé le départ de Ludo, une funeste soirée de décembre alors qu'elle s'écriait :

— Tiens, tu sors déjà les poubelles ?

— Non, je te quitte...

Son mari l'avait trompée pendant plusieurs années avec une collègue.

Un grand classique.

Auquel elle ne s'était jamais habituée.

*

Le feu sacré éteint, nos vies de femmes désirantes enterrées, hypothéquées, faute de prétendants attirants, de prétendants tout court, restait la perspective de vieillir seules, ou peut-être ensemble, dans une maison que nous achèterions, un jour, à Paris, ou dans notre petite banlieue middle-class « des Lilas ».

Ces dernières années, on avait toutes trois cédé à des avances, un soir, comme ça, juste pour voir, nous tester. On avait ainsi prostitué nos âmes, nos corps, en nous trompant en quelque sorte avec nous-mêmes pour de petites salves sans éclat. A nos moments perdus, on évoquait parfois les tocards, les zonards, les pervers ou les mythos que nous avions croisés. En nous marrant comme des bossues. Avant d'évoquer immanquablement nos

ex-maris, et des divorces qui nous avaient épuisées, ruinées.

C'était quoi, l'amour ? On se posait quand même la question, toujours et encore, autour d'un thé, d'un café, d'un Malibu, d'un Mojito bien frais, après un concert, un restau, un ciné.

L'amour était, pour moi, dans le sourire des clients qui retrouvaient leurs vêtements préférés relookés, retouchés et qui me remerciaient, avec tant de chaleur. Certains étaient devenus des amis, comme Nina.

L'amour était dans les applaudissements des concerts auxquels Nina, Camille et moi assistions. Dans la communion entre la scène et le public et dans cette osmose miraculeuse que seule permettait la musique. Et Camille, Nina et moi regrettions de n'avoir jamais appartenu à un groupe, de n'avoir jamais joué sur des places de villages, dans de petits troquets. L'été dernier, à la terrasse d'un café du neuvième, nous avons envisagé de former un groupe de filles « pop rock » et de nous produire ensemble quelque jour. Ça devait être ultra excitant, dopant, euphorisant.

« Quand est-ce que tu te remets à la guitare, Théa ? », avait dit Nina, après avoir terminé sa clope pour nous rejoindre sur la terrasse pleine de touristes, de lauriers- roses et d'oliviers. Cette idée de groupe me plaisait et plaisait aux filles qui avaient, comme moi, envie de se défouler. Pour notre formation, on pourrait compter sur Camille. Elle avait commencé le piano à l'âge de 5 ans et jouait toujours des préludes de Chopin ou de Bach à ses moments

perdus. On pourrait compter aussi sur Nina pour mettre de l'ambiance, chanter à tue-tête, histoire d'oublier sa vie, et ce fameux soir où tout avait basculé.

J'avais quant à moi une jolie voix, ou tout au moins une voix juste, le sens du rythme, et j'avais promis de prendre des cours de guitare.

En futur leader, Nina s'était inscrite à des cours de batterie et elle avait proposé des noms pour notre groupe en gestation : « No suicide », « Têtes de gondole », « Les Treillis roses ». Ça dépendrait de notre répertoire. Pour l'heure, on hésitait entre des reprises d'électro, de pop, de rock ou de folk et on savait déjà qu'on s'écharperait pour choisir la bande-son de nos vies.

L'amour, le vrai, n'était pas dans des corps-à-corps fugaces, dans les étreintes d'un soir ou dans les mirages d'un amour fou. Il était dans la musique, dans nos fous-rires, dans tout ce qui pétillait, brillait, favorisait la sécrétion d'adrénaline, d'endorphine, de dopamine.

L'amour était dans les tartes aux pommes ou dans les crumbles que nous partagions, certains dimanches soir, entre nous. Dans ces tas de crêpes avec ou sans confiture, le miel et le sirop d'érable dégoulinant entre nos mains, le sucre crissant entre nos dents tandis que nos bouches s'ouvraient comme des fours, une autre crêpe, merci maman, merci, Nina, une autre crêpe, oui... Avec de la confiture de fraises, cette fois. Et un verre de limonade...

L'amour, le vrai, est dans les sourires d'Eliott qui s'apprête à quitter la table pour se réfugier dans son univers ; il a récemment appris à faire du feu sans allumettes et sans briquet en regardant *Koh Lanta* et il me demande parfois : « comment on fera, maman, quand il n'y aura plus d'eau courante et d'électricité »?

II

Tandis que je couds, reprise, répare, customise en écoutant *Deezer* dans mon atelier, la principale occupation d'Eliott, quand il sort du collège, consiste à lire des manuels de survie ou des ouvrages consacrés à la collapsologie.

Il s'intéresse à l'aquaponie, à la permaculture, à toutes les stratégies permettant de vivre en autarcie pour assurer sa survie après « la grande nuit ».

Notre cave est remplie de kilos de pâtes, de riz et de boîtes de conserve.

— En cas de problèmes d'approvisionnement, l'autonomie alimentaire des villes, c'est trois ou quatre jours, maman...

Même le petit épicier du coin serait dévalisé puis vandalisé au bout d'une semaine. A en croire Eliott, après le seuil fatidique des dix jours, ce serait le début de la fin : la guerre de chacun contre tous, et le début du « grand chambardement »...

J'ai beau tenter de le rassurer, lui dire que ce ne sera pas l'apocalypse et qu'on se dirige peut-être

vers l'avènement d'un monde nouveau, plus juste, plus beau, mon grand ado écarquille ses immenses yeux noirs, fait une moue dubitative puis me tanne pour que nous quittions notre petit duplex afin de louer une maison, d'acheter des poules, des lapins et de cultiver un jardin. Son obsession, c'est l'autosuffisance, l'autonomie. Le reste n'a pas de prix.

Je ne cède pas sur tout et je refuse d'entreposer des bidons d'essence dans notre cave, même si parfois, je l'avoue, les craintes d'Eliott me contaminent quand je pense aux voyants économiques, écologiques qui, depuis plus de trente ans, virent au pourpre.

— Et pourquoi pas vivre dans un bunker, mon cœur, tant qu'on y est ? Tu voudrais qu'on achète une maison ?

Eliott secoue la tête avant de préciser :

— Pour l'instant, il vaut mieux continuer à louer...

Il fronce les sourcils et parle d'un air docte, ses grands yeux noirs battant des paupières au rythme de ses mains. A l'en croire, pour l'heure, il est inutile d'investir dans un bunker ou dans une maison. Mieux vaut conserver l'argent sonnant et trébuchant, le cacher, plutôt que d'investir dans l'immobilier. Même si dans ses projections d'une ère post-capitaliste, la nourriture constituerait, à l'évidence, la principale monnaie d'échange et que les monnaies classiques n'auraient plus cours.

Je ne peux donner tort à Eliott. L'argent a-t-il encore de la valeur ? L'essentiel n'est-il pas d'échanger nos savoir-faire, nos savoirs ? L'ère du

troc ne s'est jamais aussi bien portée. Comme si les gens anticipaient des crises économiques qui, cette fois, ne feraient pas de quartiers.

— Va finir tes devoirs, Eliott. Et pense à perfectionner ton anglais. Ça pourra te servir, lors des grandes migrations... Et puis, plutôt que de changer de maison, on pourrait peut-être vivre dans camping-car, non ? En cas de pénurie ou de cataclysme, on pourra plus facilement détalier...

Je lui fais un clin d'œil et ma main glisse sur ses épaules. J'aime cet enfant plus que tout. J'aime son odeur, sa silhouette longiligne, ses regards et ses sourires furtifs de jeune lézard se faufilant entre les grandes ou entre les petites fissures de la vie. Je sais que je pourrais aller avec lui au bout du monde, en voiture, à vélo, en charrette ou à pied, comme lors de la débâcle de 40. Même s'il faut croquer des insectes, gober des mouches, engloutir des soupes d'ortie, de racines ou de pissenlit. Pourvu qu'on reste ensemble.

J'appréhende le jour où, à 18 ans, la chair de ma chair pourra prendre à son tour la route, seul, comme dans « Into the wild ». Et je revois la dernière scène du film, poignante, magnifique, avec « le camping-car-tombeau » du jeune héros, et son regard fixe, extatique, tourné vers le ciel...

Je ne remercierai jamais assez le père d'Eliott de m'avoir donné cet enfant. Bien que j'aie envisagé de quitter ce dernier quelques mois après notre mariage, un effroyable naufrage, celui d'un mini-Titanic incapable d'éviter les écueils.

Trop d'incompatibilités, de vents contraires, une union à moitié consentie, de mon côté, et un « oui », prononcé du bout des lèvres, sans conviction, sans alliance, sans robe de mariée.

« Le mariage de la carpe et du lapin », « du loup et de l'agnelle », une union contre-nature, c'est ce qu'on m'avait dit quelques mois après. Une rencontre fondée sur des malentendus, qui avaient trop duré...

Avant la cérémonie civile, personne n'avait eu le courage de me prendre à part et de me mettre en garde. Même ma grand-tante qui disait que l'amour, au début, ça moussait abondamment, comme un bon savon, avant de se diluer dans une eau pleine de peaux mortes et de squames.

C'est après, quand j'ai demandé le divorce, que les gens ont parlé : oui, la mésalliance sautait aux yeux, nous, on l'avait bien vu, mais, à l'époque, tu paraissais amoureuse, non ? Que pouvait-on faire, dire ?

Mariée, j'avais eu rapidement la sensation d'être en deuil de moi-même, de m'être trompée de vie, d'étouffer. Tandis que j'envisageais le divorce, mon mari avait fait des promesses de métamorphose et de spectaculaires changements, si nous avions un enfant...

*

En ce mois de janvier glacial, rigoureux, Anne Delclos vient de quitter la boutique. C'est l'une de mes plus fidèles clientes et je connais presque tout

de sa vie. Elle enseigne dans un lycée privé du 9ème arrondissement. Toujours tirée à quatre épingles, elle arbore alternativement des tailleurs en lainage des années cinquante ou des tenues discrètement rock. Elle m'a fait récemment broder une tête d'aigle sur le dos d'une veste moirée et m'a demandé de poser de minuscules clous sur le col d'une veste en cuir. Lauren Bacall versus Madonna ou Lady Gaga.

Anne Delclos incarne la vie stable, comblée, toute en Chamallow, en « chabadabada » ou en confiture de lait. Du haut de ses 45 ans, elle possède une silhouette d'adolescente et elle adore ses élèves, ses enfants, son mari, tous le lui rendant fort bien. What else ?

Être couturière, c'est aussi être, d'une certaine façon, psychologue ou psychanalyste. C'est entrer de manière décousue, par intermittence, dans la vie des gens. Malgré des silences et des absences de plusieurs mois, des voix qu'on n'entend plus, des regards qu'on ne croise plus, des vêtements oubliés qui végètent dans la penderie de mon atelier et que je finis par placer, à regret, dans le coffre des effets égarés.

Il est 18h. En cet hiver qui n'en finit pas, je descends le store de ma boutique. Elliott a un contrôle d'histoire demain sur la crise de 29. C'est parti pour une interrogation en bonne et due forme et pour une définition de la déflation.

Dans la penderie du fond, parmi les pièces orphelines, il y a deux vestes de costume, un blouson de sport, quelques pantalons et la robe de la mystérieuse future mariée, qui s'est volatilisée, en

avril dernier. Depuis quelques mois, j'ai l'espoir de la voir réapparître en me demandant si cette femme, si jeune, si évanescence, presque fantomatique n'est pas après tout un simple mirage, un idéal de moi-même ou une apparition.

Sa robe toute en transparence, comme un nuage de mousseline, est toujours enveloppée dans sa housse. L'an passé, au mois de février, l'inconnue au teint diaphane m'avait annoncé son mariage pour le mois de juin. Avait-elle changé de ville, d'amant, annulé la cérémonie au tout dernier moment ? Quel drame s'était-il noué ? Rupture ? Suicide ? Décès de l'un, de l'autre ? S'était-elle inventé un amant pour pouvoir épouser son fantôme ? Aujourd'hui encore, j'ignore tout de son histoire, de son nom.

Quoi qu'il en soit, sa robe de mousseline et son étole n'ont pas encore échoué dans le coffre : elles restent pour l'heure suspendues, bien en vue, sur le portant des effets oubliés.

J'enfile des gants. Dehors, le froid est saisissant ; des plaques de verglas subsistent, çà et là, après un épisode neigeux. On a encore annoncé des tempêtes demain et des températures proches de moins cinq.

Avec mes talons hauts, je manque de glisser sur le trottoir et me rattrape de justesse au poteau d'un réverbère.

Je pense encore à mon mariage, à ce succédané de cérémonie, à ce « oui » prononcé à reculons. Je pense à *Melancholia*, le chef-d'œuvre de Lars Von Trier, à cette mélancolie qui me colle si souvent à la peau. Je revois les images de la robe de mariée